LA DRAGONNE

COMÉDIE

Représentée pour la pr mière fois, à Paris, sur le Théâtre du Gymnase,
le 18 juin 1874.

Digitized by Google

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Digitized by Google

14

LA DRAGONNE

COMÉDIE EN DEUX TABLEAUX

PAR

ÉDOUARD PLOUVIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

68805

PERSONNAGES

PAUL GÉRARD, jeune premier rôle..... M. Frédéric Achard.

MARIE, jeune première ..... Mlle Maria Legault.

— 186... —

Digitized by Google

LA DRAGONNE

PREMIER TABLEAU

L'intérieur d'une première loge de côté à l'Opéra, une nuit de carnaval. — A droite, au premier plan et éclairée par les reflets des lumières du bal masqué, la partie de la loge ouverte sur la salle. — En scène, et séparée par une tenture relevée, la partie dite « salon ». — Là, divan, au fond, face au public, sous une glace. — A gauche, au premier plan, lentille à verre mat, au-dessus d'une petite console ; et, dans une position un peu oblique, au deuxième plan, la porte ouvrant sur le corridor du premier étage. Le décor est disposé de façon à n'occuper qu'un plan à droite, et deux à gauche. (Toutes ces indications prises de la salle.)

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, seul.

Il est étendu dans un fauteuil, à droite, devant le rideau relevé, les pieds allongés sur une chaise, et placé de trois quarts, pour le public; il regarde le bal. — Cris et musique de quadrille dans la coulisse.

Quelle foule ! quel grouillement !... quel tintamarre !... si les cris prouvent le plaisir, ils s'amusent joliment, ces braillards-là !... Ce coin-ci me rappelle assez la Bourse... en de certains moments... avec la femme en plus !... Là-bas, au-dessus du vertige, ce petit homme noir est fantastique, agitant son bâton dans un nuage de poussière !... Mais tout cela, tout cela... (Se levant.) c'est toujours la même chose !... Les promeneurs du foyer, les groupes des corridors, cette salle hurlante, c'est toujours la même chose !

Digitized by Google

(Prenant son claque sur le divan, et son pardessus à l'une des deux patères fixées de chaque côté de la glace.) Je vais me coucher. — Adieu, joli monde ! (Se penchant vers le bal.) Tiens ! qu'est-ce qu'il est venu faire là, ce domino noir ? On dirait qu'il ne peut plus se tirer de la bacchanale... Elle a l'air bien, cette femme-là ! on la poursuit donc?... Oui, vraiment ! et il est drôle, le polichinelle qui veut l'atteindre, il a un nez remarquable... un nez-serpent, de plusieurs mètres !... On lui fait place, au polichinelle... il va atteindre le domino noir... Pauvre petite femme !... elle cherche un refuge... (Saluant, riant et criant.) Ici, madame ! ici !... je crois vraiment qu'elle m'a aperçu ; mais... Ah ! je ne la vois plus. Et polichinelle?.. des pierrots l'ont arrêté... un fragment de son nez leur reste dans les mains. — Disparu aussi, polichinelle !... « È finita la musica ! » Allons nous coucher !

Au moment où il va se diriger vers la porte, un domino noir entre brusquement, ferme la porte, et vient tout d'un trait au divan, où il s'assied, respirant violemment, comme après une course repide. Fin des cris et du quadrille.

SCÈNE II

UN DOMINO, PAUL.

PAUL, avec un respect railleur.

Faites-moi la grâce d'entrer chez moi, madame, je vous en supplie ! (Montrant le canapé où est tombé le domino.) Et veuillez prendre la peine de vous... (Un polichinelle au nez sans fin paraît au dehors par le vasistas ouvert de la loge*.) Ah ! pour vous, monsieur, c'est différent... Je ne reçois pas ! (Paul ouvre la porte et dispute un peu au dehors.) Hein?... comment? vous dites?... certes, monsieur !... non? oui ?... soit ! au revoir !

Il referme vivement la porte, en pinçant le nez du polichinelle, sans le vouloir.

LE DOMINO, qui a fait un mouvement et voulu parler, à part.

« Au revoir ? »

CRI, au dehors.

Aïe !

* Paul, le Domino.

PAUL, retournant à la porte.

Quoi donc? comment?... que je vous rende votre nez ! je l'ai pris dans la porte? (Ouvrant.) Voilà, monsieur, voilà! je ne suis pas homme à retenir deux mètres de nez à quiconque! (En refermant la porte.) Deux mètres au moins!

LE DOMINO.

Ah! monsieur!

PAUL.

Pardonnez-moi, madame, de vous avoir laissée seule si longtemps!... j'avais affaire à un monsieur évidemment ivre, qui tenait à entrer ici; et j'ai horreur, moi, des messieurs ivres!... Ne prétendait-il pas, celui-là, vous avoir reconnue pour une de ses amies intimes, qu'il appelle...

LE DOMINO, avec curiosité.

Qu'il appelle?...

PAUL.

La Dragonne.

LE DOMINO, se remettant un peu. — A part.

Eh bien, il ne s'est pas trompé. (Haut.) Tiens!... il y a des femmes qui portent de pareils noms?

Musique de valse dans la coulisse.

PAUL.

Par-dessus leurs noms propres, oui! l'ignoreriez-vous, madame?... Saint Gavarni! s'il y en a!... Là, dans la salle, parmi les danseuses, qui sont les apprenties, on applaudit, se démantibulant vis-à-vis l'une de l'autre, Jeanne-aux-Truffes et Chatte-Amoureuse. — Grenouille-en-extase m'a crié : « Bonsoir! » couchée sur un escalier *.

LE DOMINO.

Je vois, monsieur, que vous connaissez beaucoup toutes ces personnes-là.

PAUL.

Comment donc, madame! Est-ce qu'un jeune homme qui se respecte n'est pas tenu de passer ses plus belles années dans cet aimable monde? On le montrerait au doigt, s'il y manquait. Si je connais ces dames, moi?... je sais ce que je me dois; j'ai pris mes grades, je suis en règle;

* Le Domino, Paul.

et si, vous ne vous en apercevez pas tout de suite, c'est que ces dames m'ont volé mon argent ; et ça ne s'est jamais vu, madame, jamais!

LE DOMINO, se levant.

Mais, monsieur, c'est mon sexe que vous raillez ainsi : vous êtes peut-être cruel...

PAUL, à lui-même.

Tiens! ordinairement, ça les flatte, le mal qu'on dit d'elles! (Haut.) Cruel?... Dame !... pas assez!...

LE DOMINO.

Pourquoi donc cela?

PAUL, s'animant.

Pourquoi? pourquoi?... parce que j'aime les femmes, moi, madame!

LE DOMINO.

Eh bien?

PAUL.

Eh bien, pour moi, ces dames-là...

LE DOMINO.

Ces dames-là?...

PAUL.

Ce sont de fausses femmes, et de vraies marchandes, marchandes, soit ! — les grandes fortunes se font dans le commerce ; — mais ce que je voulais, moi, même au prix de l'argent : le plaisir ! ces marchandes n'en tiennent plus. Mais je vous demande pardon, madame, je ne sais vraiment pas pourquoi je vous dis tout ça !

Fin de la valse.

LE DOMINO.

Ni moi!... Si bien que cette... personne pour qui j'ai été prise... la...

PAUL.

La Dragonne?

LE DOMINO.

La Dragonne!... vous la connaissez aussi?

PAUL.

Elle? pas du tout!... Et vous?

Digitized by Google

LE DOMINO, riant.

Moi non plus, monsieur, je vous jure!... (Silence ; puis avec curiosité.) Et de moi, monsieur, que croyez-vous? quelle opinion avez-vous?

PAUL, sérieux.

Sur vous, madame, mon opinion est toute faite. Je suis même convaincu.

LE DOMINO.

Vraiment? et votre conviction c'est que...?

PAUL.

Que vous êtes venue ce soir au bal de l'Opéra, madame, sous un domino noir; qu'un masque vous a poursuivie, et que j'ai eu l'honneur de vous soustraire à son importunité. La voilà, madame, ma conviction; et jamais vous ne m'en ferez changer.

LE DOMINO.

Je ne l'essayerai même pas, monsieur; on dit que les convictions, c'est si rare!

Elle va regarder par le vasistas.*

PAUL, à part.

Qu'est-ce qu'il y a sous ce domino-là? La voix me charme!

LE DOMINO.

Est-ce que vous n'êtes pas aussi convaincu, et pour jamais, que le masque importun vous a remis sa carte?

PAUL.

Madame...

LE DOMINO.

Je l'ai vu.

PAUL.

Pouvais-je la refuser?

LE DOMINO.

Vous savez son nom, alors?

PAUL, s'approchant de la lumière.

Pas encore... mais... (Lisant.) « Le duc Henri de Chamereuse. » — Ah! c'est là ce duc de Chamereuse qui...*?

* Paul, le Domino.

Digitized by Google

LE DOMINO.

Vous lui avez remis la vôtre? (Mouvement de Paul.) Je l'ai vu.

PAUL.

Il le fallait bien.

LE DOMINO.

Et sur votre carte à vous, il y avait?...

PAUL.

Il y avait : « Paul Gérard, » tout simplement.

LE DOMINO.

Monsieur Paul Gérard, je vous remercie!

PAUL, étonné, à part.

L'idée d'une rencontre ne semble pas l'effrayer!

LE DOMINO.

Et je vous remercie encore d'avance ; car j'ai un autre service à vous demander.

PAUL.

Rien qu'un ?

LE DOMINO.

Ce monsieur, ce duc de... Polichinelle..., il peut m'attendre, me rejoindre, m'importuner encore. Il faut que vous me permettiez de rester ici quelques instants de plus.

PAUL.

Ah! madame, c'est à moi de vous remercier, et de vous remercier encore, si vous m'accordez de vous accompagner jusqu'où vous croirez être en sûreté.

LE DOMINO, avec grâce.

J'accepte donc vos remercîments.

PAUL, à part.

Qu'est-ce qu'il y a sous ce domino-là?

LE DOMINO, allant s'asseoir sur le canapé.

Mais, monsieur, avec vos idées sur... les dames que l'on rencontre surtout ici, comment vous y trouvez-vous vous-même ?

PAUL, s'asseyant sur un fauteuil *.

Je ne sais pas. J'aurai cédé à l'éternel prestige du

* Le Domino, Paul.

Digitized by Google

masque, peut-être à l'attrait du hasard ; il est quelquefois si prévenant, le hasard ! Ce soir, tenez, ne s'est-il pas conduit en ami envers moi ? Il vous a fait entrer ici, il m'a permis de vous servir, vous dont la voix est si pure, dont la grâce est si jeune ! vous, madame...

LE DOMINO.

Dites : « Mademoiselle. »

PAUL.

Mademoiselle ?... (Saluant comme avec acquiescement.) Mademoiselle...

LE DOMINO.

Vous êtes... surpris ?

PAUL, se récriant.

Par exemple ! (A part.) Beaucoup !... qu'elle ait tant tardé à me dire ça !

LE DOMINO, se levant.

Vous êtes trop surpris, monsieur, vous doutez de ma parole ! Mais vous êtes un galant homme. Je veux tout vous dire ; et, pour vous prouver d'abord ma confiance...

Placée en ce moment sous la lampe, elle ôte son masque.

PAUL, se levant.

Dieu !

LE DOMINO.

Qu'avez-vous ?

PAUL.

J'ai... j'ai l'admiration de votre beauté, mademoiselle ! Vous êtes trop jeune pour comprendre la valeur de l'acte que vous faites en ôtant votre masque. Je l'apprécie, moi, et cet acte m'honore. — Mais, mon Dieu, que vous êtes belle ! que votre visage tient bien ce que votre voix promet ! En vous regardant, j'oublie l'endroit où nous sommes. Je ne songe même pas à vous demander comment je vous y rencontre.

LE DOMINO, vivement.

Mais je me sens obligée à vous le dire, moi, monsieur ! Aurais-je ôté ce masque si je n'avais pas cru devoir me confier à vous entièrement ?

PAUL.

Mademoiselle...

Digitized by Google

LE DOMINO.

Je sais que je suis coupable, mais seulement de me trouver ici. Hélas!... c'est la curiosité.

PAUL.

Le démon de votre sexe!

LE DOMINO.

Oui! qui m'a conseillée, poussée, entraînée!... « Le bal de l'Opéra! » Ah! monsieur! quelle magie dans ces deux mots pour une jeune fille qui les a lus ou entendu prononcer! et c'est le démon de mon sexe qui m'a fait écouter, sans vous interrompre, tout ce que vous avez dit là d'inconnu pour moi et... d'inouï.

PAUL.

Pardon!

LE DOMINO.

Mes parents sont de bons bourgeois, de généreux et tendres cœurs, remplis pour moi d'adoration. Ah!... quand je pense qu'ils croient leur petite Marie saintement endormie dans son lit blanc et bleu...

PAUL.

Marie? O doux nom! comme vous le portez bien!

LE DOMINO.

Malheureusement, j'ai une gouvernante, une Anglaise « byronienne » à ce qu'elle dit, et indulgente pour moi, jusqu'à la faiblesse! — Avec la mauvaise habitude de penser tout haut devant une telle... confidente, laquelle s'offre même à vous conduire, la pente est trop rapide, qui, de la curiosité mène à la faute... Si bien qu'à cette heure, miss Ophélia, égarée dans la foule, me cherche assurément! (Elle regarde dans la salle *.) Et que, moi, je suis seule dans une loge de l'Opéra, avec un jeune homme que je ne connais pas, mais heureusement aussi digne de confiance et d'estime, j'en suis sûre, que je l'ai deviné en le voyant.

PAUL.

Je suis trop récompensé.

LE DOMINO.

Maintenant, monsieur, que je vous ai dit ce que je de-

* Paul, le Domino.

vais vous dire, veuillez vous rappeler que vous m'avez offert de m'accompagner; passez-moi mon masque, qui est tombé là, tenez, là... et... partons!

PAUL, relevant le masque et le gardant.

Déjà!

LE DOMINO.

Il le faut. Je ne veux pas, pour fuir un danger qui, je l'espère, n'existe plus... en risquer d'autres... trop sérieux! (Avançant la main.) Partons donc!

PAUL, prenant son chapeau et son paletot.

Partons, puisqu'il le faut... Mais tout à l'heure, quand la voiture vous laissera... là où vous aurez voulu, tout ne sera pas dit, n'est-ce pas? nous nous reverrons? (Silence.) Non? (Silence.) Non, je ne vous verrai plus?

LE DOMINO, à part.

Le cœur ne m'a jamais battu si fort!

PAUL.

Ainsi, il ne me sera rien arrivé? Il faudra oublier cette heure? il faudra arracher de ma mémoire ce visage... qu'il remplira malgré ma volonté?

LE DOMINO.

Mais, monsieur...

PAUL.

Est-ce que je vous avais demandé de jeter là votre masque, moi?

LE DOMINO.

Vous me le reprochez?

PAUL.

Oui! j'aurais gardé mes doutes sur vous, car j'en avais, je l'avoue, en vous trouvant ici, et rien de vous ne fût resté en moi. Remettez-le donc, ce masque! que je ne vous voie plus! et partons! partons vite! (Avec un regret profond.) Ah! Marie!...

LE DOMINO.

Monsieur!

PAUL.

Pardon, pardon, mademoiselle!... mais, je vous en sup-

plie, faites que nous nous voyions une fois encore, quand même vous ne seriez pas seule, quand même votre gouvernante se trouverait entre nous! Mademoiselle, je vous en conjure! (Il veut lui prendre une main qu'elle retire.) Avez-vous peur de moi?

LE DOMINO.

De vous? non. (Tristement.) Mais... de l'avenir!

PAUL.

Et pourquoi?

LE DOMINO.

Chut! écoutez! Vous avez bien fait de penser à ma gouvernante. Demain... — elle est rentrée, peut-être, sinon... c'est moi qui vais l'attendre à la maison... — demain, j'aurai obtenu d'elle qu'elle me laisse vous recevoir sous ses yeux une fois. (Accentuant.) Une seule fois!... Le voulez-vous ainsi?

PAUL, après un effort et lui rendant son masque.

Oui, et merci!

LE DOMINO, se masquant.

Il est tard.

PAUL.

Prenez mon bras.

Le rideau baisse pour se relever presque aussitôt; musique à l'orchestre.

Digitized by Google

DEUXIÈME TABLEAU

Chambre mansarde aux tons gris et doux. — Ameublement simple, mais où rien n'est criard. — Au fond, une alcôve, dont les rideaux relevés laissent voir un lit intact. — A gauche, porte d'entrée; à droite, une étagère, un placard fermé; un guéridon entre deux chaises; un pouf, devant le guéridon. — cheminée, au deuxième plan; à gauche, une causeuse recouverte, comme les autres siéges, d'une housse blanche ou grise; un petit meuble, sorte de table à ouvrage, est placé à la tête de la causeuse.

SCÈNE UNIQUE

MARIE, puis PAUL.

MARIE, seule, assise près du guéridon, et parlant d'un ton dégagé, dans lequel on reconnaîtra la Dragonne.

Je ne pense vraiment qu'à lui! Rien ne m'en distrait, rien! Et je ne peux pas m'empêcher de répéter son nom, ce nom si simple : Paul Gérard!... Ses paroles aussi me reviennent, avec l'accent sincère qu'il y mettait!... Et me voilà dans des rêves, des rêves... — Est-ce que c'est cela, l'amour?... Ah! Paul...(Avec plus de tendresse.) Paul!...(Regardant la pendule.) Encore un quart d'heure!... Mais j'entends un pas... Ah! comme c'est drôle : je sens que c'est lui!

On frappe. Elle va ouvrir.

PAUL. Il est ému *.

Je vous salue, mademoiselle. (Il veut lui prendre la main, elle la retire d'abord, puis elle le regarde et la lui donne franchement.) Eh bien, vous êtes heureusement rentrée au port? Vous voilà remise de vos émotions?

MARIE, reprenant son ingénuité.

A peu près.

PAUL.

Et puis?... Qu'avez-vous fait depuis hier?

* Paul, Marie.

MARIE.

J'ai songé.

PAUL.

A quoi?

MARIE.

A ma nuit coupable, loin du toit paternel. J'en ai pleuré même.

PAUL.

Ce n'était pas à vous de pleurer, mais à votre gouvernante, miss... miss... Ophélia, n'est-ce pas ?

MARIE.

Ophélia Gordon. Elle devrait être ici. Je ne comprends pas son absence.

Une demie sonne à la pendule de la cheminée.

PAUL, allant à la pendule *.

Pardon !... Il n'est pas l'heure exacte chez miss Ophélia. (Il cherche et trouve la clef, et, consultant sa montre, il tracasse les aiguilles, remonte le mouvement, etc.) Je vais arranger ça.

MARIE, étonnée.

Mais, monsieur Paul, vous êtes donc horloger?

PAUL.

Je ne suis rien. Mon père était banquier. Je... j'ai... j'ai tantôt un rendez-vous, et...

MARIE.

Un rendez-vous! Ce n'est pas avec le polichinelle?

PAUL.

Non, c'est une affaire vidée, cela!

MARIE.

Une affaire!... Comment?... arrangée?

PAUL.

Tout à fait. Nous nous sommes battus!

MARIE, très-étonnée, vivement.

Battus! Vous avez rencontré ce monsieur? il vous a dit...?

PAUL, quittant un instant la pendule.

Rien. Il ne s'est jamais vu rencontre plus silencieuse!

* Marie, Paul.

On n'a pas échangé un mot, mais une égratignure. Celle de M. de Chamereuse est un peu moins légère que la mienne, mais sans aucune gravité.

MARIE.

Ah!... tiens!

PAUL, revenant à la pendule.

Qu'est-ce qui peut vous étonner là dedans?... (Bruit de ressort brisé.) Bon! j'ai forcé le ressort. Il est parfaitement cassé!... (Au ressort qui continue à grincer un instant encore.) Assez donc!

MARIE.

Oh! pauvre Ophélia!

PAUL.

Oui, pauvre Ophélia! Plus d'heure! bah!

MARIE, reprenant.

Et puis, monsieur, qu'avez-vous fait encore aujourd'hui?

PAUL.

J'ai songé, comme vous; mais à vous, moi! et sans m'interrompre!... Et combien de fois me suis-je répété votre nom: « Marie! » O Marie!... je me suis demandé... je ne me l'étais jamais demandé, figurez-vous... « ce que j'éprouve là, est-ce l'amour? »

MARIE, involontairement.

Comme moi!

PAUL, ravi.

Comme...? vous avez dit?

MARIE, baissant la tête.

Rien! rien! Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi miss Gordon n'est-elle pas là?

PAUL.

Mademoiselle, vous avez dit...?

MARIE.

Je n'ai rien dit. (Allant et venant très-agitée *.) Où peut-elle être, la méchante fille?

PAUL.

Vous la trouvez méchante?

* Paul, Marie.

MARIE.

Inconséquente! bizarre! Ah! ces Anglaises! (Elle s'arrête, puis reprend gaiement.) Figurez-vous, monsieur, que la mienne... ma gouvernante, veux-je dire, a souvent dans les mains un livre énorme! Je n'ai jamais pu savoir ce que c'est, et j'en ai une envie!... — Dites donc, monsieur Paul (Montrant le placard.), il est là; le moment est bon, et... ça la punirait de son absence...

Elle ouvre le placard.

PAUL.

Que faites-vous? quelle folie!

MARIE.

Tiens!... des provisions! un citron... en vue du grog; voici l'eau-de-vie, du vin de Lunel, du malaga (Elle place le tout sur le guéridon.) Ah! des massepains, du pudding sec; ça se trouve bien. (D'un ton de confiance comique.) Hier, en pensant au bal, j'avais dîné à peine, et, ce matin, j'ai oublié de déjeuner, si bien qu'à présent... (Elle s'assied et mord à belles dents dans un gâteau.) Vous n'avez pas faim, vous, monsieur Paul?

PAUL.

Je le regrette.

MARIE, gaiement, en grignotant.

Ainsi, monsieur, voilà tout ce que vous avez fait? vous ne me cachez rien?.. (Silence.) Oh! mais pardon! Je suis d'une curiosité?...

PAUL.

Pour ne vous cacher rien, l'heure me semblait si lente, que, dans l'espoir de l'avancer un peu, j'ai essayé de lire .. Je ne pouvais pas! Mais voilà que, dans l'auteur américain que je tenais, j'ai trouvé une ballade... une ballade... faut-il vous la dire?

MARIE.

J'écoute.

Musique jusqu'à la fin de la ballade.

PAUL.

« Au moment d'épouser Ellen, Ralph s'est vu forcé de partir. Longtemps après, il est libre et revient joyeux. Ce jour-là, Ellen vient de mourir « Attendez, » dit » Ralph, elle va revivre! » et, se penchant sur elle, il appuie ses lèvres sur les lèvres froides de sa fiancée. C'est un baiser si long, si long! ... qu'à la fin on s'é-

tonne, et on veut séparer le vivant de la morte. Impossible! Ralph n'existait plus! Il avait rejoint Ellen. Les deux bouches s'étaient fondues dans ce baiser : elles ne se séparèrent plus. Nul pouvoir humain n'aurait pu les disjoindre ; on eût regardé d'ailleurs tout effort comme un sacrilége ! — On les laissa l'une à l'autre ; et c'est, mariés ainsi, qu'on mit Ralph et Ellen dans le même tombeau ! »

MARIE, qui a tout laissé pour écouter Paul.

Moi, Ellen, je me serais relevée!

PAUL s'asseyant en face d'elle.

Oui, mais, moi, Ralph, je ne serais jamais parti !

MARIE.

Vous me prêterez ce livre... ou plutôt vous me redirez comme vous venez de... (Se levant et reculant sa chaise sur laquelle elle se rasseied.) — Ah ! folle! j'oubliais que nous ne devons plus nous revoir. Je vous ai prévenu, monsieur Paul, et... (Plus bas et avec tristesse.) et l'heure approche.

PAUL, se levant et montrant la pendule.

Non ! cette heure-là ne peut plus sonner : j'ai arrêté le temps.

MARIE, balbutiant.

Comment? Qu'est-ce... que... vous dites?

PAUL, avec résolution.— Il va s'asseoir près d'elle, devant le guéridon.

Marie, le sentiment que j'éprouve pour vous, je l'espère, c'est de l'amour.

MARIE.

Monsieur Paul, vous m'effrayez !

PAUL.

Vous, Marie ! je ne sais ce qui me dit dans vos regards, dans votre voix, dans ces mains que serrent mes mains, je ne sais ce qui me dit que vous m'ai... que vous pouvez m'aimer... (Elle baisse les yeux.) — Et nous allons nous quitter? Pourquoi? oui, pourquoi serait-ce pour toujours?

MARIE.

Mais...

PAUL.

Qu'importe où nous nous sommes rencontrés, si nous nous sommes rencontrés... pour notre bonheur mutuel, peut-être? Qu'est-ce que cela fait, que nous nous connais-

sions d'hier seulement, si nous nous connaissons mieux aujourd'hui, et mieux encore demain.

MARIE, un peu troublée.

Mais... comment?

PAUL.

Si nous nous aimons, tout sera bien, Marie! aimons-nous donc! et que je connaisse vos parents!...

MARIE, plus troublée.

Oh! mon Dieu... Mais... par quel moyen?

PAUL.

Il y en a un.

MARIE.

Lequel?

PAUL.

Le plus sûr de tous : la vérité! (Après un moment de silence.) Mademoiselle, j'ai ma sœur Pauline, qui est aussi un peu mon enfant, car nous sommes orphelins, et je veille sur elle... avec adoration!

MARIE.

Oh!... c'est bien!

PAUL.

Supposons que mon enfant, ma chère Pauline, eût fait une escapade comme la vôtre.

MARIE.

Eh bien?

PAUL.

Le lendemain, elle venait s'en accuser à sa famille, à moi.

MARIE.

Oui...

PAUL.

N'allez-vous pas faire aujourd'hui ce que Pauline aurait fait? vous direz comment les choses se sont passées alors, vous me nommerez alors; vous direz... vous direz tout; jusqu'à cette entrevue chez votre gouvernante, jusqu'aux paroles que je prononce ici, jusqu'à la prière que je vous fais de me nommer vos parents...

MARIE, à part.

Que répondre?

PAUL.

Ils me connaîtront déjà un peu par votre confession, ils me connaîtront tout à fait, quand je m'offrirai loyalement à leur examen, et peut-être qu'un jour...

MARIE, redressant la tête et se levant.

Ah! ah! voilà votre rêve, à vous?

PAUL, surpris.

Mon rêve?... Il ne s'agit plus de rêves. (Elle passe devant lui*.) Voilà mon désir et ma volonté.

MARIE, comme ne prenant pas garde à ce qu'elle dit.

Diable!

PAUL, se levant plus surpris, et regardant involontairement autour de lui.

« Diable? » — Est-ce que... c'est vous qui avez dit : « Diable! »

MARIE, changeant de ton peu à peu.

Moi? peut-être! je ne sais plus! (Elle reprend un gâteau, le laisse, se verse un verre de malaga, et semble se demander ce qu'elle va faire. — S'arrêtant.) Vous n'avez pas soif?

PAUL.

Non.

MARIE.

Eh bien, moi, oui. (Elle boit.) — C'est très-bon, vous savez, le malaga!... Mais ça fait chaud!... (Elle fait sauter le fichu ou la pèlerine qui surmontait sa robe, ce qui laisse à découvert ses épaules, et elle s'appuie contre le canapé. — Paul la regarde bouleversé.) Vous ne dites plus rien! vous parliez si gentiment tout à l'heure!.. Buvez donc!... je vous en prie! Tenez, dans mon verre!

Geste négatif de Paul; elle boit.

PAUL, éperdu.

Marie! mademoiselle!...

MARIE, gracieusement.

Eh bien, quoi?... je vous ai trompé. Vous le voyez bien... (Se mettant à genoux sur le bord du pouf.) Pardonnez-moi!

PAUL.

Qui êtes-vous donc? et... qu'êtes-vous?

* Marie, Paul.

Digitized by Google

MARIE.

Eh ! mon Dieu ! je suis... Au fait, lisez ! (Elle lui tend une lettre qu'elle tire de son corsage.) C'est de M. le duc de Polichinelle-Chamereuse. J'ai reçu cela ce matin.

Elle va s'asseoir sur le canapé.

PAUL, lisant d'une voix qui tremble.

« Chère petite, au moment d'exposer aux chances d'un coup d'épée ma glorieuse existence, je reçois ta lettre. Tu veux que je renonce à cette rencontre ; je ne rentrerai en grâce près de toi qu'à cette condition. Qu'il soit fait comme tu veux, je renonce, ma jolie Dragonne. »

Paul n'en lit pas davantage, la lettre tombe de ses mains.

MARIE.

Et il me mentait, puisque vous vous êtes battus...

PAUL, avec un désespoir plein de honte.

Oh ! mon Dieu !

Il s'assied sur le pouf.

MARIE.

Eh bien... voilà tout ! vous la connaissez maintenant, la Dragonne !... Mais ne soyez donc pas si étonné ! le plus étonnant dans tout ça, c'est vous !... ah ! ah ! ah ! — Qui je suis, monsieur Paul Gérard ? — Une femme qui rit, l'amour pour rire, et je ris beaucoup, mon cher ! et, à force de rire, j'ai gagné, à l'heure qu'il est, de quoi passer la vie à me perfectionner les ongles ; et vous ne me réhabiliterez pas, allez ! il n'y a pas de danger !

PAUL, se levant.

Je m'éveille !

MARIE.

En regardant le plafond de la chambre de ma gouvernante !... (Se levant.) Pas pour un sou de gouvernante !... je me gouverne bien moi-même. La scène, monsieur, se passe chez une de mes amies : Deux chaises... prenez-en une... vous refusez ?... vous êtes libre. La jeune Ophélia Gordon, venue de Londres pour placer sa vertu à Paris !

PAUL, regardant Marie avec compassion.

Et si jeune !

MARIE, descendant.

Dame! quand on doit aller loin, il faut partir de bonne heure. — Le plus jeune de nous deux, du reste, c'est joliment vous *!

PAUL, avec explosion.

Ai-je été bête!

MARIE.

Mais non, mon enfant : c'est moi qui ai eu de l'esprit. — Comprenez, mon cher. — J'étais en brouille avec Chamereuse. Nous voilà à ce bal, chacun de son côté ; il me reconnaît (il avait du nez, hier!), et il me poursuit. Comme je ne voulais pas encore le reprendre, je me réfugie dans votre loge. Là, vous m'en dites!... vous m'en dites!... des choses gentilles, du reste!... je vous donne la réplique. — Et puis voilà que vous me trouvez je ne sais plus quoi de pur; ça m'amuse, et, pendant que vous allez votre petit jeune homme de chemin, je fais mon plan.

PAUL.

Son plan?

MARIE.

Tout m'a aidée : les circonstances, cette chambre que j'avais sous la main, votre bonne volonté, tout! Et ça a très-bien marché jusqu'au moment... où vous alliez trop loin, cher Paul... ou pas assez. — Ah! c'est franc jeu, bon argent avec vous, mazette! — Vous êtes encore un rude espiègle, avec votre entrée chez mes parents. Mes parents!... J'en ai eu, notez bien! je m'en suis connu, mais, mais!...

PAUL, à part.

Voilà pour qui, ce matin, j'ai risqué ma vie! Je pouvais être tué... pourquoi pas? Et demain, cette femme retournait à son amant! (Haut, s'asseyant sur le canapé.) Mais enfin... pourquoi ce roman combiné par vous?

MARIE, s'asseyant négligemment à côté de lui.

Comment, pourquoi ?. Il le demande, l'enfant!... Mais vous ne savez donc pas, monsieur Paul Gérard, que vous êtes très.. très-prenant, vous?... très... très-bien ?

PAUL, toujours assis.

Madame!...

MARIE, sans s'arrêter, se levant.

Vous croyez donc que c'est drôle, vous, mon joli monde

* Paul, Marie.

de comiques jouant les jeunes premiers, de porte-carnets, de brûle-cigares, de maîtres-jocrisses? (Un temps.) Ils ne sont pas tous méchants, c'est vrai ; mais il y en a, mon ami, il y en a !... on ne se figure pas leur platitude !... Chamereuse dit qu'il faut les prendre « comme ils sont » : avec des pincettes, alors ? — sourire à ça toute l'année, on en pleurerait quelquefois ; ça ferait du bien, mais on se déferait sa figure : faut pas !

Elle remonte.

PAUL, avec compassion.

Pauvre fille!

MARIE.

Je ne veux pas qu'on me plaigne!... Vous arrivez, vous, par là-dessus, brave garçon, candide... à tout casser, mais d'une telle bonne foi !... Impossible d'en rire, au contraire! Vous êtes bon... pour de bon; vous êtes amoureux...* pour de vrai; vous savez ce que vaut une femme, vous avez pour elle de certains mots... des pensées... à vous!... des respects d'une douceur!... Et vous vous étonnez qu'on ait fait un peu de comédie pour vous voir, vous tenir, vous entendre une heure, un jour, huit jours, qui sait !

Musique en sourdine jusqu'à la fin de la pièce.

PAUL, à part, assis.

O Marie! Marie de ma nuit dernière! entrevue dans cette loge sombre, sous cette lampe voilée... où êtes-vous?

MARIE.

Mais c'est qu'il a les larmes aux yeux, Dieu me pardonne! Il y en a donc encore, des hommes comme ça? Quel avenir pour les femmes de France!

PAUL, se levant pour partir.

Allons!

MARIE.

Où? Je vous suis **.

PAUL.

Êtes-vous folle?

* Marie, Paul.
** Paul, Marie.

MARIE.

Je ne sais pas!... Mais vous, voyons! vous ne doutez pas que je ne vous aime... Regardez-moi!... Est-ce que ça vous est tout à fait égal?...Vous devriez m'aimer, puisque vous ne me connaissez pas!... vous me trouviez si jolie, hier, vous me le disiez si bien! vous m'aimiez enfin!

PAUL.

Pas vous! une autre... qui a passé bien vite!...

MARIE.

Veux-tu que je te dise : tu te venges sur moi de toutes sortes de femmes. Et qu'est-ce que je te demande, moi, au bout du compte? pas d'estime, pas de reconnaissance, non! seulement quelques paroles prononcées pour moi, comme à ce bal! Est-ce que je songe à empêcher rien d'heureux pour toi, moi? est-ce que j'irais te mettre ma vie sur les bras? Il faut que tu te maries, d'ailleurs, tandis que moi... quand j'essayerais de rentrer en moi-même, impossible! j'ai perdu la clef...

PAUL.

Enfin!...

MARIE.

Enfin, ce que je veux, Paul, et rien avec! c'est qu'en me rencontrant, et sans même me saluer, tu te dises : « Cette Dragonne-là, si j'avais voulu, il n'y a pas de femme au monde qui m'aurait aimé comme elle! »

PAUL, brusquement.

Adieu!

MARIE.

Oh!... si bon hier! et aujourd'hui si dur!... pourquoi?

PAUL.

Pour n'avoir pas à m'estimer moins demain. — J'ai trop aimé la jeune fille que j'ai cru connaître hier, pour lui faire l'injure de l'oublier avec vous.

MARIE, tristement.

Merci pour elle. — Mais... en partant, pour adieu, laissez-moi quelque chose de moins cruel, un mot, un

Digitized by Google

seul!... dites-moi... tenez... dites-moi que vous m pardonnez!

PAUL, après l'avoir regardée, en proie à un combat intérieur évident.

Non.

Il sort. — Marie tombe assise.

FIN

68805

Digitized by Google